

David ARMITAGE ET sanjay SUBRAHMANYAM (dir.), *The Age of Revolutions in Global Context, c. 1760-1840*

New York, Palgrave Macmillan, 2010, 288 p., ISBN 978-0-230-58046-6,
20,99 €

Annie Jourdan



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12888>

DOI : 10.4000/ahrf.12888

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 209-211

ISBN : 9782200928261

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Annie Jourdan, « David ARMITAGE ET sanjay SUBRAHMANYAM (dir.), *The Age of Revolutions in Global Context, c. 1760-1840* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 373 | juillet-septembre 2013, mis en ligne le 03 octobre 2013, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12888> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12888>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Tous droits réservés

David ARMITAGE ET sanjay
SUBRAHMANYAM (dir.), *The Age of
Revolutions in Global Context, c.
1760-1840*

New York, Palgrave Macmillan, 2010, 288 p., ISBN 978-0-230-58046-6,
20,99 €

Annie Jourdan

RÉFÉRENCE

David ARMITAGE ET sanjay SUBRAHMANYAM (dir.), *The Age of Revolutions in Global Context, c. 1760-1840*. New York, Palgrave Macmillan, 2010, 288 p., ISBN 978-0-230-58046-6, 20,99 €.

- 1 L'histoire globale est à la mode. On peut tout à la fois s'en féliciter et le déplorer. Car, d'une part, cette histoire nous permet de mieux comprendre le monde, ses connexions diverses et variées, et les interactions qui en découlent, mais, d'autre part, elle propose bien souvent des généralités peu nuancées, voire abusives. Pour ce qui est spécifiquement de l'histoire des révolutions, ce recueil d'articles apporte ainsi peu de nouvelles informations. Et d'autant moins qu'y font l'objet d'études plusieurs territoires qui justement n'ont pas connu de révolutions. Ainsi l'Inde, l'Afrique, l'Égypte ou la Chine ont vécu des moments de crise durant la période, mais n'ont pas bouleversé radicalement leur ancien régime et créé une société nouvelle. De fait, le concept clé du livre est bien plus celui de « crise mondiale » que celui de révolution. S'y ajoute celui de révolution impériale (*Imperial Revolution*), car plus que des nations, ce sont des empires qui entrent en révolution : des empires européens qui, au rythme des conflits locaux et internationaux, entrent en crise, alors qu'en réaction, les colonies ressentent le besoin de modifier leurs politique et société, mais pas forcément dans un sens progressiste.

- 2 L'introduction des deux éditeurs annonce la couleur. Il s'agit de se démarquer de l'histoire comparée telle qu'elle était appréhendée par Robert Palmer et Jacques Godechot ou par Eric Hobsbawm. L'âge des révolutions ne serait synonyme ni de démocratie, ni d'industrialisation. Pour Armitage et Subrahmanyam, le tableau que ces trois précurseurs proposent serait quoi qu'il en soit insuffisant parce qu'il n'aborde pas les pays non-occidentaux. Or ceux-ci auraient subi de grands changements, mais pas au même moment ou au même rythme que les pays européens et nord-américains. Ce ne sont donc pas des parallèles qu'il importe de retrouver, mais des divergences, et leurs causes. Bien qu'affaiblie au XVIII^e siècle et menacée de la banqueroute, la Turquie par exemple ne subira pas le sort de la France de Louis XVI et ne succombera qu'au moment de la première guerre mondiale. L'Afrique elle aussi suit une voie spécifique, due à sa géographie, à sa culture, et à sa ou mieux « ses » politiques. Il en va de même aux Indes ou en Chine. Ce qui les ébranle, ce ne sont pas les révolutions, mais les conséquences géopolitiques et économiques de ces révolutions. Notamment la rivalité franco-britannique ou la montée de l'Amérique du Nord dans l'économie mondiale qui transforment du tout au tout les connexions internationales. Les maître-mots ici, ce seraient plutôt le commerce et l'exploitation croissante de territoires jusque-là épargnés. À la fin du XVIII^e siècle, l'Afrique ne procurait ainsi aux marchands de l'Atlantique qu'un dixième de leur commerce total. Mais l'exploitation irait croissant.
- 3 Non que tout soit dû à l'impérialisme européen. Et c'est là l'apport le plus important du livre. La plupart des auteurs prennent en compte les conditions intérieures des empires qui mènent à des changements ou à des crises. Dans des sociétés non uniformisées et non centralisées, les conflits sont en effet légion entre pouvoir central et pouvoirs locaux. C'est le cas de l'Inde où des régions ou des proconsuls se rebellent, c'est le cas de l'Afrique avec ses tribus et son éthique communautariste ou de la Chine qui doit compter avec des périphéries turbulentes. Ce bref aperçu sur les désordres et rébellions internes ne suggère pourtant pas une quelconque modernité – autre mot-clé du livre pour qualifier la période. Il rappelle plutôt les soulèvements, révoltes, émotions vécus sur la plupart du globe terrestre par des habitants – paysans pour la plupart – qui se sentent opprimés par l'État et sa fiscalité ou son ingérence croissantes. Jean Nicolas les a fort bien étudiés pour ce qui est de la France. En ce sens, l'âge des révolutions n'est pas globalement révolutionnaire.
- 4 Il en va tout autrement de plusieurs régions qui elles ont directement été touchées par la vague révolutionnaire en provenance des États-Unis et de la France: les Caraïbes tout d'abord ; l'Amérique du Sud ; l'Égypte et Java. Pour les deux premières, les événements ont précipité la crise. Encore faut-il préciser que la révolution de Saint-Domingue n'a pas fait tâche d'huile, puisque les autres îles caraïbes n'ont pas suivi le mouvement et que les véritables changements n'ont eu lieu que dans les années 1830, sous l'effet de réformes et non d'une révolution (David Geggus). L'Amérique espagnole en revanche opéra une véritable révolution contre ses colonisateurs. C'est dans ce cadre que Jeremy Adelman parle de « révolution impériale », mais il note bien que ces révolutions n'ont pas été synchrones avec celles qui bouleversaient le nord du continent américain ou l'Europe. Elles découlent plutôt des tentatives de réformes de l'empire espagnol et portugais. Pour les deux autres pays, l'occupation par des Européens – Bonaparte en Égypte et le général hollandais Daendels, et puis les Anglais à Java – n'a pas mené à la révolution, mais au rejet des apports extérieurs et des principes révolutionnaires qui demeuraient incompréhensibles aux populations. Juan Cole donne ainsi plusieurs

exemples de malentendus entre Français et Égyptiens. Ces derniers en effet ne comprenaient pas le sens de liberté de la même façon qu'un Européen. Quant à Bonaparte, il voyait la religion comme une doctrine, et non comme un mode de vie – à l'inverse des Égyptiens. Malgré les efforts du général pour apprivoiser cette Egypte musulmane, la distance culturelle demeura. Java manifestait une allergie similaire aux valeurs « modernes », et surtout à l'ordre colonial nouveau.

- 5 Le contexte global n'exclut pas l'Europe et les États-Unis. Le recueil s'amorce en effet sur trois articles consacrés à la révolution américaine et à la révolution française. Dans le premier, Garry Nash relativise l'importance de l'événement américain pour le monde. Certes, en Europe, la révolution américaine aurait eu un impact majeur, mais elle n'aurait su surpasser celui de la France en raison de sa contradiction majeure : le maintien de l'esclavage dans un pays qui proclamait à la face du monde les idéaux de liberté et d'égalité. Nash emprunte à Armitage son idée sur l'universalité de la déclaration d'Indépendance, laquelle aurait eu un retentissement beaucoup plus fort que toutes les constitutions américaines et leurs déclarations des droits. La contribution de Maya Jasanoff sur les émigrés français et américains traite plutôt des conséquences des révolutions pour les individus qui y sont opposés. Elle rappelle que toute révolution est une guerre civile qui exclut les opposants. De ce point de vue, l'Amérique n'a pas fait exception et a banni plus de contre-révolutionnaires que ne l'a fait la France – ce que Palmer avait déjà noté. L'article n'innove guère pour ce qui est de l'interprétation de la Révolution française elle-même. Son récit est des plus convenus. On y lit que les révolutionnaires les plus radicaux sont Robespierre et Saint-Just et que Thermidor signe la fin de la Terreur, ce que diverses études françaises ou italiennes ont récemment contesté ou pour le moins nuancé. Quant à l'Angleterre, qui accueille une partie de ces émigrés américains et français, elle serait tout à la fois autoritariste *et* libérale (p.53 et 56), ce qui peut paraître contradictoire – à moins de reprendre la terminologie de Howard Brown, qui lui l'appliquait à la France impériale.
- 6 La contribution la plus intéressante pour ce qui nous concerne est celle de Lynn Hunt. Étude tant historiographique que méthodologique, ce chapitre s'interroge sur ce que peut ajouter l'histoire globale à l'interprétation traditionnelle, coulée dans un moule par trop national et marquée par deux modèles désormais dépassés : marxiste ou révisionniste. C'est une réflexion très nuancée sur l'approche comparative qui demande à être renouvelée et qui doit prendre en compte les convergences, les connexions, les circulations, sans nier l'emprise du local et du contexte (voir Suzanne Desan, Lynn Hunt & William Nelson (eds), *The French Revolution in Global Perspective*, Cornell University Press, 2013). C'est aussi une critique de la méthode de Chris Bayly, en ce qu'elle tend à vouloir expliquer *tout* ce qui se passe dans le monde entier. Hunt propose d'être plus modeste, mais d'étudier tout à la fois ce qui tient des conditions intérieures et ce qui vient de l'étranger ou provient de l'international. Accepter le global sans rejeter le national et le local. Elle insiste aussi sur les « ricochets » qui touchent par exemple la France et Saint-Domingue. Il y est question d'actions et de réactions – et non d'influences univoques. Hunt s'interroge aussi sur les questions du genre et de la consommation dans les nouvelles pratiques culturelles. Une mise au point nécessaire à un moment où l'histoire globale fait dans l'approximatif ou lance des généralisations abusives, telles celles proposées par Bayly dans la conclusion où on lit que l'âge des révolutions a imposé dans le monde l'idée des droits de l'homme et de la souveraineté populaire – alors que certaines régions n'ont jamais reconnu le droit naturel et qu'il a

fallu près de deux siècles avant que les déclarations des droits ne reprennent la place que la fin du XVIII^e siècle leur avait concédée.

- 7 L'idée même de crise mondiale laisse sceptique. On pense aux XVI^e et XVII^e siècles qui eux aussi avaient connu leur crise. Quel siècle du reste n'a pas vécu de crise ? Quant à la « révolution » des empires, c'est tout de même autre chose qu'une révolution des droits, de la souveraineté populaire, de la séparation des pouvoirs et des constitutions écrites. Il est vrai que cette révolution impériale a été favorisée par les événements qui bouleversaient la France et ses colonies, ceux qui excluaient l'Angleterre du continent européen et la contraignaient à chercher ailleurs des ressources, ou ceux encore qui renversaient la monarchie espagnole et chassaient outre Atlantique les souverains du Portugal (pour avoir une idée plus claire de ce que Jeremy Adelman entend par « révolution impériale », il faut lire son article « An Age of Imperial Revolutions », *American Historical Review*, avril 2008, p. 319-340). Mais au moment même où le continent sud-américain s'enflammait, les révolutions n'étaient plus de saison dans les métropoles. Là c'était une autre ère qui s'amorçait. Non celle des révolutions, mais celle des restaurations.